AQÉP www.aqep.net
Les Cahiers de l'Académie,
OPUS XX

— Yves DROLET

LES TIMBRES-POSTE ET LES PHILATÉLISTES AU TEMPS DE LA PREMIÈRE MONDIALISATION (1850-1914)

Introduction

Tandis que la numismatique a acquis dès le XIX[e] siècle ses lettres de noblesse à titre de science auxiliaire de l'histoire, avec la création de chaires de recherche et de diplômes spécialisés, la philatélie a longtemps été négligée par les chercheurs universitaires. Malgré la publication de textes précurseurs sur la dimension idéologique des timbres-poste par des politologues, il a fallu attendre l'article phare de Donald Reid sur les timbres comme source pour les historiens en 1984[1], et les travaux fondateurs de David Scott sur la sémiotique des timbres pour que les milieux savants reconnaissent la valeur analytique de ces morceaux de papier dont on a pu dire qu'ils présentent une plus forte densité idéologique au centimètre carré que tout autre objet culturel[2]. Depuis lors, pas moins de 150 articles, thèses ou monographies universitaires ont été consacrés aux messages politiques, sociaux et culturels véhiculés par les timbres.

Cet intérêt des chercheurs pour les timbres-poste tarde à s'étendre à leurs collectionneurs, y compris dans la discipline naissante de l'histoire du collectionnement où les timbres sont généralement négligés bien qu'ils soient les objets les plus collectionnés au monde. On ne compte qu'une poignée de travaux universitaires sur la pratique philatélique, sans doute parce que le sujet tombe dans un interstice entre l'histoire institutionnelle du service postal et l'étude de la culture matérielle. À ce jour, la seule étude d'envergure sur l'histoire sociale et culturelle de la philatélie réside dans un chapitre de la monographie de Sheila Brennan consacrée aux relations entre l'administration postale, les philatélistes et le public aux États-Unis de 1870 à 1940, qui retrace les caractéristiques et l'évolution des milieux philatéliques américains, notamment sous le rapport du genre et de la race[3].

Ces travaux sur les timbres et la philatélie abordent essentiellement leur sujet à travers le prisme du nationalisme, que nous définirons comme l'idée et la conviction que l'État-nation (au sens de « la juxtaposition d'un État, en tant qu'organisation politique, à une nation, c'est-à-dire des individus qui se considèrent comme liés et appartenant au même groupe »[4]) constitue « l'objet primaire de la loyauté individuelle et le cadre tout trouvé de la formation de solidarités »[5] et doit avoir préséance sur les attaches locales et supranationales. Les timbres-poste sont envisagés dans la perspective du « nationalisme banal », qui désigne les représentations quotidiennes conçues par les gouvernements des États pour fédérer leurs populations au sein de « communautés imaginées » nationales et projeter une certaine image de ces communautés à l'extérieur de leurs frontières[6]. De même, les collectionneurs de timbres sont étudiés en tant que destinataires de ces messages nationalistes et créateurs de leurs propres « communautés imaginées » gravitant autour d'associations et de publications philatéliques d'envergure nationale.

Il paraît naturel d'associer ainsi les timbres et la philatélie au nationalisme, puisque l'État-nation est la pierre angulaire de l'organisation mondiale depuis l'époque où le timbre-poste a fait son apparition en 1840. De façon générale, les timbres ont été conçus et émis sous l'autorité des gouvernements nationaux et les associations philatéliques se sont constituées à l'échelle des pays. Même en notre ère de

mondialisation, la Fédération internationale de philatélie fondée en 1926 affirme que la collection des timbres résistera à l'épreuve du temps parce que les timbres-poste conserveront toujours leur statut d'ambassadeurs miniatures des nations[7].

Pourtant, on pourrait faire valoir qu'il y a une autre face, encore inexplorée, à cette histoire, puisque le nationalisme prévalant à l'ère des timbres a toujours coexisté avec un puissant courant d'universalisme, que nous définirons comme l'idée et la conviction que l'humanité dans son ensemble constitue l'objet primaire de la loyauté individuelle et le cadre naturel de la formation de solidarités et doit avoir préséance sur les attaches locales et nationales. Cette tendance universaliste a donné naissance à des institutions comme la Croix Rouge, les Prix Nobel et l'Organisation des Nations Unies (ONU). Jusqu'à maintenant, la recherche universitaire a accordé relativement peu d'attention à la représentation des thèmes universels sur les timbres-poste, comme ceux de l'ONU, qui les décrit comme un moyen de promouvoir l'environnement, la paix et la promesse d'un monde meilleur[8], ou ceux qui sont émis par des gouvernements nationaux pour commémorer des événements internationaux comme les Jeux olympiques ou l'anniversaire de déclarations ou d'organisations parrainées par l'ONU. De même, il n'existe pratiquement aucune étude sur l'influence de la philatélie sur la conscience mondiale des collectionneurs exposés, souvent dès leur plus jeune âge, à des timbres venant de tous les coins du monde.

Paradoxalement, la dimension universelle des timbres et de la philatélie était peut-être plus développée au dix-neuvième siècle qu'au vingtième. Dans le bras de fer entre le nationalisme et l'universalisme, de nombreux économistes avancent que le second avait plus de poids durant la période antérieure à la Première Guerre mondiale que pendant l'entre-deux-guerres et la guerre froide, et que le monde a atteint entre 1850 et 1914 un degré d'unification qu'il n'allait retrouver que dans les années 1990. Cette « première mondialisation »[9] a été caractérisée par une interpénétration des économies et des sociétés, impulsée par des développements technologiques, à commencer par l'avènement d'un réseau télégraphique et d'un réseau postal mondiaux. Il n'est ainsi pas fortuit que les premières en date des organisations internationales aient été l'Union télégraphique internationale (l'actuelle Union internationale des télécommunications) créée en 1865 et l'Union postale universelle (UPU) fondée en 1874. Les télégrammes étant réservés aux administrations publiques, aux entreprises et aux plus fortunés vu leur coût prohibitif, c'est la poste qui a assuré l'essentiel des communications à cette époque et qui mériterait mieux l'appellation d'Internet victorien donnée à la télégraphie par certains historiens[10]. Ainsi, l'exploration de la place des timbres-poste d'avant 1914 comme icônes et outils du nationalisme et de l'universalisme et du rôle des philatélistes comme témoins et acteurs de ces mouvements apparaît prometteuse pour mieux comprendre la première mondialisation et les multiples facettes de la conception et de la collection des timbres.

Les timbres-poste, icônes et outils de la première mondialisation

Inventé en Grande-Bretagne en 1840 (Illustration 1), le timbre-poste est le symbole et l'instrument de la révolution postale du milieu du XIX^{e} siècle caractérisée par la mise en place d'un système postal étatique à l'échelle des pays, dans lequel les frais onéreux fondés sur la distance que devaient acquitter les destinataires du courrier ont été remplacés par un tarif modeste payé par les expéditeurs. Ce nouveau système a démocratisé la communication, favorisant ainsi l'épanouissement de la société libérale moderne dont les Britanniques se voulaient le fer de lance. De plus, le timbre-poste a été l'un des premiers objets fabriqués en série, témoignant du fait qu'un tel système n'aurait pu voir le jour sans la production de masse d'articles bon marché à usage unique qui constituait une caractéristique de l'ère industrielle. Ainsi, tant

par leur fonction que par leur forme, les timbres-poste incarnent les changements sociaux, politiques et technologiques à l'œuvre au XIX^{e} siècle.



Illustration 1. Le premier timbre-poste. Royaume-Uni, One Penny Black, Rowland Hill, 1840-1841.



Illustration 2. Le timbre-poste au plus simple. Brésil, Œil de bœuf, Luis Adolfo Correa Costa, 1850-1866.

À l'exception notable du Brésil, dont les premiers timbres n'indiquaient que le tarif d'affranchissement (Illustration 2), les États ont émis des timbres comportant les trois éléments du modèle britannique, à savoir la valeur nominale, un mot désignant la poste et un symbole de l'autorité souveraine à laquelle était confiée l'acheminement du courrier (en l'occurrence le profil emblématique de la reine Victoria), auxquels s'ajoutait souvent le nom du pays. Le symbole d'autorité ne créait pas de problème idéologique aux républiques, dont les régimes défendaient les mêmes idéaux libéraux de modernité que la réforme du système postal. Ainsi, la représentation des révolutionnaires Benjamin Franklin et George Washington sur les premiers timbres américains en 1847 et Miguel Hidalgo sur les premiers timbres mexicains en 1856 s'accordait avec la perception du rôle de la poste et des timbres comme instruments de progrès, tout comme la représentation allégorique de la Liberté sur les premiers timbres de la république du Libéria en 1860 (Illustrations 3-4).



Illustration 3. Hommage à un révolutionnaire. Mexique, Miguel Hidalgo, José Villegas, 1856-1863.



Illustration 4. La liberté en Afrique. Libéria, Liberté assise, D. Feldwick, 1860-1886.

L'enjeu était beaucoup plus complexe pour les monarchies. Au début de l'ère postale, ces institutions préindustrielles régnaient encore sur la plus grande partie du Vieux Continent, mais peinaient à légitimer et à justifier leur présence dans le monde libéral né de la révolution démocratique bourgeoise et de la révolution industrielle. Les timbres monarchiques illustrent cette difficulté, avec l'omniprésence de symboles de l'Ancien Régime sur un support incarnant le processus de modernisation qui transformait peu à peu ces symboles en vestiges d'un ordre social en passe d'être révolu. Le dilemme était prégnant dans le cas de la représentation du visage du monarque. D'une part, l'impression de l'effigie royale sur les timbres rendait le souverain présent dans tous les foyers du royaume. D'autre part, le transfert de cette effigie des pièces de monnaie où elle participait du prestige et de la durabilité de l'or et de l'argent à des morceaux de papier destinés à être défigurés par une oblitération puis jetés au rebut supposait une désacralisation radicale de la fonction, prix à payer pour étendre la portée de la monarchie à toutes les strates de la population. L'utilisation d'une « oblitération déférente » qui préservait le visage du souverain, comme celle qu'avait exigée le roi traditionnaliste des Deux-Siciles Ferdinand II en 1859, s'avérant peu

pratique, de nombreux pays ont opté pour un autre symbole de l'autorité royale, le plus souvent une couronne ou des armoiries (Illustrations 5-6).



Illustration 5. Exemple d'oblitération déférente. Sicile, Roi Ferdinand II, Aloysio Juvara, 1859-1860.



Illustration 6. Emblèmes royaux. Suède, Série des armoiries en skilling, Pehr Ambjörn Sparre, 1855-1858.

De façon plus générale, les timbres émis par des régimes dont les racines remontaient à l'époque préindustrielle reflètent une tension entre le message conservateur traditionnel explicitement communiqué par le motif et le message libéral moderne implicitement véhiculé par le support. Cette tension atteint son paroxysme dans les timbres émis par les États pontificaux de 1852 à 1870 (Illustration 7). À première vue, ces timbres manifestent le caractère sacré du pouvoir, avec la tiare et les clés qui symbolisent une autorité d'institution divine s'étendant sur ce monde et au-delà. Pourtant, leur utilisation témoigne de l'introduction d'un système postal qui représentait et favorisait « le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne » au moment même où le pape Pie IX dénonçait ces nouveautés honnies dans son *Syllabus des erreurs*[11]. La contradiction s'est amplifiée en 1867, avec l'adoption du système monétaire décimal hérité de la Révolution française. S'il est vrai que le médium est le message, comme l'affirmait Marshall McLuhan, les timbres des États pontificaux illustrent la difficulté de préserver l'univers numineux de l'ère agricole dans le monde sécularisé de l'ère industrielle, comme l'avait compris le prédécesseur de Pie IX en interdisant la construction de chemins de fer (qu'il aurait appelés « chemins d'enfer ») dans ses États dans les années 1840.



Illustration 7. Symboles sacrés sur un support profane. États pontificaux, Série des armoiries en monnaie décimale, Salvatore Montarsolo, 1867-1870.

Les dés étaient jetés pour les régimes qui avaient cru pouvoir introduire les instruments du progrès tout en s'opposant à l'esprit de la modernité. Quelques années après avoir émis leurs premiers timbres, les entités traditionnelles italiennes comme les États pontificaux et les Deux-Siciles ont été absorbées dans le royaume bourgeois d'Italie et les petits États allemands issus de l'Ancien Régime ont été intégrés dans l'Empire d'Allemagne, les rois de Sardaigne et de Prusse s'érigeant en monarques nationaux de ces pays nouvellement unifiés. Le monde postrévolutionnaire des timbres-poste allait être de plus en plus centré sur les nations, en partie grâce à la mise en place de systèmes postaux à l'échelle des pays, et la survie à long terme des monarchies allait dépendre de leur capacité à se réinventer comme symboles vivants de la continuité historique de ces nations. La transition a réussi au Royaume-Uni et dans les pays du Bénélux et de Scandinavie, où les timbres entretiennent jusqu'à ce jour le lien entre les populations et les dynasties qui ont appris à régner sans gouverner. Par contre, elle était vouée à l'échec là où les monarques ont cru

pouvoir conserver le pouvoir exécutif en tant que représentants de la nation. En Espagne, les efforts de la reine Isabelle II pour mettre les traditions monarchiques au service de l'édification de la nation voulue par les élites libérales ne l'ont pas empêchée d'être renversée en 1868, et les timbres à son effigie ont été surchargés *HABILITADO POR LA NACION* (« autorisé par la nation »), comme si l'ancien monde et le nouveau étaient ultimement antinomiques (Illustration 8). De même, au Portugal, le fait que le pays soit la création de la dynastie régnante et que la monarchie ait accepté le principe de la souveraineté résidant dans la nation dès les années 1820 n'a pas empêché le roi Manuel II d'être détrôné en 1910 et de voir son buste recouvert de la surcharge *REPUBLICA* sur les timbres (Illustration 9).



Illustration 8. La nation supplante la monarchie. Espagne, Reine Isabelle II, 1868-1870.



Illustration 9. La république supplante la monarchie. Portugal, Roi Manuel II, Domingos Alves Rego, 1910.

Le triomphe du nationalisme sur les entités politiques traditionnelles n'a pas mené immédiatement aux guerres nationales du XX[e] siècle, parce que l'idée de nation coexistait avec des idéaux de libre-échange et de pacifisme dans l'esprit de ses tenants libéraux du troisième quart du XIX[e] siècle. Cette coexistence s'étendait au domaine postal, comme l'illustre la représentation mythologique de la paix et du commerce sur les timbres (Illustration 10). Aux yeux des progressistes qui applaudissaient à l'uniformisation des règles et des tarifs postaux à l'échelle des pays, l'extension de ces améliorations au courrier international apparaissait comme la suite logique du mouvement visant à abolir les entraves à « la circulation des informations et des objets utiles au commerce et à la pensée »[12].



Illustration 10. Représentation mythologique des idéaux bourgeois de pacifisme et de libre-échange. France, Paix et Commerce, Jules-Auguste Sage, 1876-1900.

Les campagnes en faveur d'un système postal mondial uniforme et bon marché, pilotées par des organisations anglo-américaines comme la *League of Universal Brotherhood* fondée en 1846 par Elihu Burritt pour œuvrer à l'abolition de la guerre et l'*International Postage Association* créée en 1853, ont ouvert la voie à la convocation d'une conférence postale internationale à Paris en 1863 à la suggestion des États-Unis. Saluée comme « congrès de la paix » et réussite libérale, cette rencontre a jeté les bases de la normalisation des communications postales internationales. Le projet a été relancé en 1874 à l'initiative de Heinrich von Stephan, directeur des postes de l'Allemagne, devenue puissance dominante d'Europe continentale après la victoire récente de la Prusse sur la France. La démarche a mené à la création d'une Union générale des postes réunissant 22 pays, modelée sur l'Union postale austro-allemande instituée en 1850 pour faire de la myriade d'États allemands un seul territoire postal. Basé en Suisse et rebaptisé Union

postale universelle (UPU) en 1878, cet organisme a bientôt regroupé pratiquement toutes les administrations postales du monde. L'une des grandes réalisations de l'institution aura été l'introduction de tarifs postaux uniformes pour le courrier international, fixés à l'équivalent de 5 centimes de franc pour les imprimés, 10 centimes pour les cartes postales et 25 centimes pour les lettres.

À l'égard des timbres, les règles initiales de l'UPU se bornaient à déclarer que « l'affranchissement de tout envoi quelconque ne peut être opéré qu'au moyen de timbres-poste ou d'enveloppes timbrées valables dans le pays d'origine »[13]. Malgré des appels occasionnels de certains milieux en faveur d'un timbre universel, l'UPU était un organisme international plutôt que supranational, et l'émission des timbres allait rester la prérogative des États membres. Pourtant, comme l'on noté quelques chercheurs, l'UPU a joué un rôle dans la conception des timbres. Par exemple, à la suggestion d'un journal postal autrichien[14] et dans la foulée des discussions tenues au congrès de 1878, ses administrateurs ont cherché à fixer la couleur des timbres servant au courrier international, pour aider les postiers à vérifier l'exactitude de l'affranchissement. Là encore, l'inspiration venait de l'Union postale austro-allemande, qui avait prescrit l'utilisation de couleurs semblables pour les timbres de valeur semblable en 1861. Tiré des couleurs des premiers timbres de Prusse, ce code était encore en usage en Allemagne et en Autriche-Hongrie dans les années 1870, et l'UPU a souhaité l'étendre au reste du monde. Les couleurs recommandées étaient le vert pour les imprimés, le rouge pour les cartes postales et le bleu pour les lettres; ces couleurs étaient celles des timbres allemands de 3, 10 et 20 pfennigs, soit l'équivalent le plus proche de 5, 10 et 25 centimes. En 1879, l'UPU a fait parvenir des échantillons des trois couleurs aux administrations postales des États membres (Illustration 11).



Illustration 11. Échantillon des couleurs de l'UPU envoyé au Danemark en 1879. Source : Musée de la poste et des télécommunications du Danemark.

Malgré ses avantages pratiques, le code de couleur a mis du temps à être appliqué. Une dizaine de pays[15] et quelques colonies britanniques l'ont adopté dans les années 1880. Au Congrès de l'UPU à Vienne en 1891, une proposition visant à le rendre obligatoire a bénéficié d'un large appui, mais s'est heurtée à l'opposition de la France. Les Français avaient toujours utilisé un timbre bleu pour le tarif intérieur des lettres alors fixé à 15 centimes et rechignaient à changer leurs habitudes, surtout pas pour se conformer à l'usage allemand. Cependant, les pressions en faveur du code n'ont cessé d'augmenter, et la France a fini par céder au Congrès de l'UPU à Washington en 1897 qui a adopté une proposition autrichienne stipulant que les timbres représentant les taxes types de l'Union seraient confectionnés autant que possible en vert, en rouge et en bleu, avec entrée en vigueur en 1899[16]. Durant les quatre années suivantes, l'immense majorité des États membres de l'UPU ont modifié la couleur de leurs timbres conformément à la nouvelle règle, si bien que la réserve « autant que possible » a été retirée des statuts au Congrès de Rome en 1906.

À la veille de la Première Guerre mondiale, les trois couleurs de l'UPU étaient utilisées à travers le monde, sauf dans une poignée de pays latino-américains (Bolivie, Équateur, Honduras, Paraguay et Salvador).

Qu'ils soient postés de Chine au Costa Rica ou de Fidji en Éthiopie, un journal, une carte postale ou une lettre étaient affranchis respectivement au moyen d'un timbre vert, rouge ou bleu. Pour la première fois de l'histoire, toute l'humanité était connectée à un réseau de communication symbolisé et rendu possible par des petits carrés de papier colorés, réalisant apparemment le rêve universaliste de fraternité mondiale par le progrès technologique.

Cependant, cette affirmation doit être nuancée, puisque cette unification fraternelle de l'humanité restait fondée sur le concept de nation et passait par l'expansion de la civilisation occidentale réputée plus avancée. À partir des années 1870, l'universalisme et le nationalisme libéral qui donnaient naissance à l'UPU ont muté en une souche plus virulente, l'impérialisme, qui a vu de grandes puissances, surtout européennes, maintenir entre elles une paix relative pour conquérir et se partager le reste du monde afin d'en exploiter chacune une tranche en assujettissant les populations locales, dans ce qu'on a appelé le « dualisme global »[17]. Ainsi, pour de nombreux Asiatiques et la plupart des Africains et des habitants des îles du Pacifique, l'inclusion dans le système postal mondial a été le résultat de l'intégration forcée dans un empire colonial. Dans le Sud-Ouest africain allemand (l'actuelle Namibie), les Hereros ont été introduits à la mitrailleuse dans le monde unifié des timbres verts, rouges et bleus.

Même les six monarchies traditionnelles d'Asie et d'Afrique qui ont échappé à la domination coloniale (Empire ottoman, Perse, Éthiopie, Siam, Chine et Japon) ont dû composer avec cette poussée expansionniste. Comme leurs homologues européennes des années 1860, elles ont dû refonder leur légitimité sur une base nationale plutôt que sacrée, sauf que cette transformation n'est pas venue d'une évolution interne, mais plutôt de la pression d'une culture étrangère dominante. Le Japon a embrassé l'industrialisation pour devenir lui-même une puissance impériale, mais les autres ont peiné à se moderniser sans être absorbés à la périphérie d'un marché mondial dominé par l'Occident. Un moyen pour ces pays d'affirmer leur statut international était d'adhérer à l'UPU, où ils jouissaient des mêmes droits que les nations colonisatrices. Cette adhésion signifiait que leurs timbres serviraient à affranchir le courrier international, ce qui soulevait la question de la mesure dans laquelle ces timbres devaient suivre le modèle occidental. Au début, les six pays ont inscrit leur nom dans une langue européenne en plus des caractères locaux, mais cette pratique a été abandonnée par le Japon (Illustration 12) et l'Empire ottoman, dans une manifestation d'indépendance de ces États qui confectionnaient leurs timbres au lieu de les faire concevoir et imprimer à l'étranger.



Illustration 12a. Timbre japonais avec légende en anglais. Japon, Koban, Edoardo Chiossone, 1876-1899.



Illustration 12b. Timbre japonais sans légende en anglais. Japon, Chrysanthème, Tomazo Saito, 1899-1913.

La question ne se posait pas pour les colonies et les protectorats émetteurs de timbres, dont le nombre a bondi de 53 à 112 entre 1874 et 1914. Dans la plupart des cas, toutes les colonies d'un empire utilisaient des timbres du même type, souvent largement inspiré de celui de la métropole. Cependant, vers la fin du XIX^{e} siècle, certains territoires ont commencé à émettre des timbres grand format illustrant des scènes locales, qui plaisaient aux collectionneurs en mal d'exotisme et rapportaient donc des recettes aux

administrations postales. Ces timbres « picturaux coloniaux »[18] mettaient en avant la vision européenne de l'Asie et de l'Afrique, dont une abondance de lions, girafes et éléphants rappelait la nature sauvage tandis que la représentation d'infrastructures modernes comme des ponts et des routes vantait les progrès apportés par la colonisation (Illustration 13).



Illustration 13a. L'Afrique sauvage. Congo, Chasse à l'éléphant, Robert Mols et Piet van Engelen, 1894-1909.



Illustration 13b. Le progrès en Afrique. Congo, Pont ferroviaire sur la rivière M'pozo, Robert Mols et Piet van Engelen, 1894-1909.

Quand ils apparaissaient sur les timbres, les indigènes figuraient surtout comme types anthropologiques ou exécutants de tâches jugées « utiles » par les Européens comme la récolte des fruits du palmier ou le transport des colons par chaise à porteurs (Illustrations 14-15). Paradoxalement, la même image de l'Afrique et de ses habitants ressort des timbres picturaux émis par le Libéria à partir de 1892, témoignant de l'adoption d'une mentalité coloniale par les descendants des fondateurs afro-américains du pays.



Illustration 14. L'indigène comme type anthropologique. Congo français, Femme Bakalois, Paul Merwart, 1900-1907.



Illustration 15. Indigènes transportant un colon français sur une chaise à porteurs. Madagascar, Transport en filanzane, 1908-1930.

Il est intéressant de noter que les mêmes thèmes de progrès par la technologie occidentale et d'assujettissement des indigènes s'observent sur les timbres émis par les États-Unis pour commémorer l'exposition colombienne de 1893 (Illustration 16) et l'exposition Trans-Mississippi de 1898. À l'opposé des timbres mexicains et péruviens de cette époque qui rendent hommage à l'héritage autochtone en représentant des souverains précolombiens (Illustration 17), les séries américaines font ressortir un parallèle entre le colonialisme et l'impérialisme « intérieur »[19] imposé aux peuples autochtones dans les prolongements européens d'Amérique du Nord et d'Australasie. En présentant les États-Unis comme les héritiers de l'esprit conquérant de Christophe Colomb et comme puissance continentale, ces timbres lançaient également le signal fort que le pays s'engageait dans une entreprise soutenue d'affirmation impériale.



Illustration 16. Christophe Colomb entouré d'Autochtones américains soumis. États-Unis, Exposition colombienne, Alfred Jones, 1893.



Illustration 17. Hommage au premier souverain inca. Pérou, Manco Capac, 1896-1907.

La première étape de cette entreprise a été la guerre hispano-américaine de 1898, qui a entraîné le transfert de la majorité des colonies espagnoles aux États-Unis et à l'Allemagne. Cette guerre était l'un des conflits qui éclata au tournant du siècle, alors que la moindre parcelle de *terra incognita* avait été revendiquée et « timbrée » et que l'expansion territoriale ne pouvait donc se poursuivre qu'au détriment des États plus faibles, comme l'Espagne, et les républiques boers conquises par les Britanniques en 1899. Le Portugal était un autre pays appauvri qui peinait à protéger ses colonies centenaires de la convoitise de ses voisins plus musclés. Les Portugais ont affirmé leurs positions en émettant des timbres (pour la métropole et les colonies) commémorant le 500e anniversaire de la naissance du prince Henri le Navigateur, initiateur de l'expansion outre-mer du pays, en 1894 et le 400e anniversaire de la découverte de la route des Indes par Vasco de Gama en 1898 (Illustration 18).



Illustration 18a. Le prince Henri dirige sa flotte. Portugal, Série du prince Henri le Navigateur, José Veloso Salgado, 1894.



Illustration 18b. La flotte de Vasco de Gama en partance pour l'Asie. Afrique portugaise, Série de Vasco de Gama, Alfredo Roque Gameiro, 1898.

Les puissances coloniales étaient encore capables de se concerter pour défendre leurs intérêts communs, comme lors de la répression du soulèvement anti-étranger en Chine en 1899-1901, mais leurs rivalités menaient à la création d'un « monde inter-impérial »[20] formé d'entités nationales mondialisées de plus en plus autocentrées. Cette évolution a coïncidé avec l'application de tarifs préférentiels au courrier intra-impérial, comme l'introduction de la poste à un penny dans la plus grande partie de l'Empire britannique le 25 décembre 1898 et le remplacement partiel des tarifs de l'UPU par les tarifs intérieurs français pour le courrier échangé entre la France et ses possessions le 1er janvier 1899, qui ont réduit le tarif des lettres de l'équivalent de 25 centimes à 10 et 15 centimes respectivement. L'UPU n'interdisait pas à ses membres « de maintenir et d'établir des unions plus restreintes en vue d'une amélioration progressive des relations postales »[21], mais le fait qu'il coûtait désormais moins cher d'envoyer une lettre de Londres à Vancouver qu'à Paris allait à l'encontre de l'objectif fondamental de l'organisation de transformer le monde en un territoire postal unique.

Ce passage de l'universalisme à l'impérialisme est illustré par le célèbre « timbre mappemonde » émis par le Canada pour commémorer l'avènement de la poste à un penny en 1898 (Illustration 19). Ce timbre, qui représente l'étendue des possessions britanniques en rouge sur une carte du monde accompagnée de

la devise *We hold a vaster empire than has been*, était la création de William Mulock, ministre des Postes du Canada qui avait mené la négociation de la poste impériale à un penny avec la Grande-Bretagne après avoir échoué à convaincre l'UPU de réduire le tarif international des lettres. Le timbre a été diversement apprécié, l'amiral britannique Algernon de Horsey qualifiant la devise de vantardise ridicule qui ne ferait que susciter l'inimitié des autres nations[22].

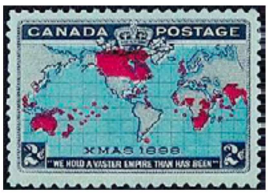


Illustration 19. Timbre mappemonde commémorant l'avènement de la poste impériale à un penny. Canada, Carte de l'Empire britannique, William Mulock, 1898.



Illustration 20. Frontière contestée sur un timbre. République dominicaine, Carte d'Hispaniola, 1900.

D'aucuns ont commenté à la blague que le timbre risquait d'offusquer les Américains parce que le rouge du Canada recouvrait le nord des États-Unis sur certains exemplaires. Plus sérieusement, aux Antilles, un autre timbre géographique a mis deux pays sur un pied de guerre en 1900, parce qu'il incluait dans la République dominicaine un territoire revendiqué par sa voisine Haïti (Illustration 20). Le différend a trouvé une issue diplomatique, mais le recours grandissant aux timbres dans des desseins politiques a pu jouer un rôle dans la décision de l'UPU d'interdire en 1897 « de faire usage, dans le service international, de timbres-poste créés dans un but spécial et particulier au pays d'émission, tels que les timbres-poste dits commémoratifs »[23]. Cette prohibition, restée en vigueur jusqu'en 1920, peut être vue comme une tentative de préserver la neutralité du système postal dans un monde de plus en plus dominé par un nationalisme belliqueux.

La décision de bannir les timbres commémoratifs du courrier international a aussi été prise à la demande des associations philatéliques, indignées par l'émission de timbres qui n'avaient pour but que de faire de l'argent sur le dos des collectionneurs, comme les valeurs élevées de la série américaine de 1893. Au tournant du siècle, les philatélistes se chiffraient par millions et devenaient une force avec laquelle les administrations postales devraient compter. Par l'attention qu'ils apportaient à leur collection, ils étaient aussi les destinataires les plus avisés des messages explicitement et implicitement véhiculés par les timbres. Au moment où des chercheurs appellent à examiner la réception des messages des timbres-poste par leurs utilisateurs[24] et l'influence de la pratique philatélique sur le façonnement de la vision du monde des Européens à l'apogée de l'expansion coloniale[25], il apparaît utile d'examiner comment les courants universalistes, nationalistes et impérialistes de la première mondialisation, observés sur les timbres, se reflètent dans les propos et les pratiques de leurs collectionneurs.

Les philatélistes, témoins et acteurs de la première mondialisation

Évolution imprévue, les timbres-poste sont devenus des objets de collection peu après leur apparition, au grand dam des administrations postales qui redoutaient qu'ils soient falsifiés ou réutilisés. Se présentant en peu de modèles, les premiers timbres ont surtout été collectionnés par les femmes, souvent dans une perspective ornementale. Cependant, vers 1860, le nombre de timbres différents émis dans le monde a atteint le millier et une vague de « timbromanie » a déferlé sur l'Europe et l'Amérique du Nord, où les

enfants se sont mis à échanger fiévreusement des timbres dans les cours d'école, bientôt imités par des adultes, tous genres et tous milieux confondus, sur les places publiques. En se retirant, cette première vague a fait émerger une approche à dominante masculine de la collection de timbres, plus rigide et structurée autour d'albums, de catalogues, de périodiques et de marchands. Baptisé philatélie en 1864, ce nouveau hobby se caractérisait par l'accumulation et l'étude méthodiques des timbres-poste et, comme le souligne l'ethnologue Bjarne Rogan, permettait de faire montre des valeurs victoriennes et bourgeoises de discipline et concentration, de formation et objectivité scientifiques, de concurrence, de commerce et d'investissement[26].



Illustration 21. Jean-Baptiste Moens, père de la philatélie européenne. Belgique, 50e anniversaire de la Chambre professionnelle belge des négociant en timbres-poste, Jean van Noten, 1973.



Illustration 22. Arthur Maury, père de la philatélie française. France, 150e anniversaire de la Bourse aux timbres de Paris, Yves Beaujard, 2010.

La majorité des premiers philatélistes appartenaient à la classe moyenne professionnelle et marchande, le groupe même qui voyait son statut rehaussé par les transformations économiques amenées par l'industrialisation et favorisées par la réforme du système postal. En collectionnant les timbres, ils consignaient et célébraient pour ainsi dire leur ascension dans l'échelle sociale. Tel était le cas des marchands de timbres qui ont édité les premiers journaux philatéliques dans les années 1860, comme Jean-Baptiste Moens (1833-1908) qui publiait *Le Timbre-poste* en Belgique (Illustration 21), Arthur Maury (1844-1907) qui publiait *Le Collectionneur de timbres-poste* en France (Illustration 22) et les frères Alfred et Henry Smith en Angleterre, qui s'associaient des collaborateurs comme le médecin Charles William Viner (1812-1906). Peu nombreux, ces premiers journalistes philatéliques ont voulu démontrer le sérieux de leur passe-temps en insistant notamment sur son utilité pour découvrir le monde, d'où la publication d'articles sur la géographie et l'histoire des pays émetteurs de timbres. Ces articles étaient parfois émaillés d'observations de nature politique ou idéologique qui, sans surprise, reflétaient un point de vue libéral fondé sur les principes jumeaux de progrès et de civilisation, pierre angulaire de la vision du monde de la bourgeoisie occidentale au XIXe siècle.

Les années 1860 ont été une décennie d'optimisme durant laquelle les jeunes philatélistes européens étaient éblouis par les percées technologiques dont ils étaient témoins. En 1863, Moens soutenait que la principale découverte du siècle avait été l'application de la vapeur aux transports (Illustration 23), qui avait aboli les distances et permis un développement sans précédent du commerce et, plus important encore, de la communication moralisatrice des idées. Un correspondant brésilien de son journal faisait écho à ce propos, en soulignant que les améliorations matérielles introduites dans son pays, y compris la mise en place du système postal, « apportent avec elles le progrès, la civilisation, et moralisent le peuple ». Dans la même veine, un publiciste ami de Maury écrivait que la poste était devenue « l'expression acceptée du degré de civilisation des peuples » puisqu'elle répondait « aux sentiments les plus élevés et aux besoins sociaux les plus intelligents ». Ce rôle civilisationnel de la poste s'étendait naturellement aux timbres, dont Viner disait qu'ils dénotaient les progrès de la civilisation dans un pays, et Moens voyait un

lien entre le degré de civilisation des États et la qualité de leurs timbres. Comme s'exclamait Maury, « le timbre-poste, c'est la civilisation! ».



Illustration 23. La vapeur révolutionne les transports et l'acheminement du courrier. Nouveau-Brunswick, Locomotive et navire à vapeur, 1860-1868.

Pour les éditeurs philatéliques, la civilisation était synonyme d'affranchissement des chaînes matérielles et culturelles de l'ère préindustrielle. Ce mouvement d'émancipation avait pris naissance en Europe, et les articles sur les timbres italiens étaient l'occasion de se féliciter du succès du *Risorgimento* présenté comme un combat pour la liberté et une victoire contre la tyrannie de l'Ancien Régime. Cependant, l'origine occidentale du processus civilisationnel n'entraînait pas encore l'idée que les Occidentaux devaient dominer le monde, et la presse philatélique abordait les timbres asiatiques, africains et océaniens dans un esprit d'ouverture et de découverte plutôt que de conquête. Par exemple, en Asie, l'émission des premiers timbres ottomans en 1863 (Illustration 24) a été saluée par Viner comme une preuve visible du progrès de cette « puissance barbare » et de son désir de s'ouvrir au monde et Maury a fait paraître une traduction des inscriptions en caractères arabes figurant sur ces timbres. De même, Maury a publié un article sur les caractères chinois représentés sur les timbres de Hong Kong (Illustration 25); ce texte était écrit par un professeur de langues orientales qui prévenait également les philatélistes de se préparer à l'arrivée prochaine de timbres japonais, vu l'intérêt manifesté pour ce moyen d'affranchissement par la seconde ambassade japonaise en Europe.



Illustration 24. Premiers timbres en écriture arabe. Empire ottoman, Tughra, 1863-1865.



Illustration 25. Premiers timbres avec caractères chinois. Hong Kong, Reine Victoria, Jean-Ferdinand Joubert, 1862-1903.

Généralement optimistes quant aux perspectives de progrès en Asie, les éditeurs philatéliques étaient partagés à l'égard de l'Afrique et des populations d'origine africaine. Ainsi, Maury reprochait aux Haïtiens d'avoir massacré les colons français et insinuait que l'absence de système postal et de timbres en Haïti pouvait « fournir un argument à ceux qui prétendent résoudre au désavantage de la race noire le grand problème de l'égalité ou de l'inégalité intellectuelle des hommes » tout en précisant que cela ne le concernait pas. À l'inverse, Moens et Viner voyaient dans les timbres du Libéria l'illustration de la capacité des Noirs de parvenir au plus haut degré de civilisation. Ils différaient toutefois dans leur jugement de l'esclavage. En pleine guerre de Sécession, Moens s'est livré à une charge en règle contre

l'esclavage, la ségrégation et le racisme aux États-Unis, en prédisant que, même libres, les Afro-Américains resteraient condamnés à l'assujettissement moral dans ce pays et ne retrouveraient leur dignité qu'au Libéria. De son côté, Viner a cherché à excuser la traite négrière transatlantique en prétendant qu'au XVIII[e] siècle, la Sierra Leone était peuplée de paisibles autochtones opprimés par de cruels cannibales, de sorte qu'il n'y avait pas eu de cruauté effrayante à les déporter tous comme esclaves aux Antilles, où les premiers avaient sans doute vu leur sort s'améliorer tandis que les seconds avaient subi un juste retour du balancier aux mains des planteurs qui ne leur cédaient en rien en rapacité. Viner laissait également entendre que l'exposition forcée des Afro-Américains à la culture occidentale les avait préparés à rapporter la civilisation en Afrique en tant qu'hommes libres, et saluait la création du Libéria comme premier pas dans cette direction.

Divisée à propos de l'Afrique, la presse philatélique portait un jugement unanime sur les indigènes des îles du Pacifique, avec qui les Européens étaient entrés en contact depuis peu. Le trait culturel de ces peuples qui a frappé tous les éditeurs philatéliques était l'anthropophagie, qui revient dans tous les articles sur cette région où elle est présentée comme l'antithèse de la civilisation. Ainsi, Moens affirmait que par leur mode de vie, les Océaniens « tiennent plus de l'orang-outang que de l'homme » et « vivent dans la quiétude de la brute ». Cependant, il attribuait ce qu'il appelait « leur abjection physique et morale » aux circonstances plutôt qu'à une infériorité innée. Parlant des Canaques de Nouvelle-Calédonie annexée par la France en 1853, dont Maury rapportait qu'ils auraient « dévoré douze colons tout dernièrement », il commentait qu'ils étaient intelligents et se disait convaincu que le contact avec le christianisme et la civilisation française saurait « les rendre à la dignité d'homme ». Moens et ses collègues tiraient cette conviction de l'exemple du royaume indépendant d'Hawaï où, selon ce que soulignait un philatéliste britannique, les efforts des missionnaires avaient rapidement transformé des anthropophages sanguinaires en une nation structurée dotée de toutes les caractéristiques d'une société civilisée, y compris un système postal et des timbres. Aux yeux des éditeurs philatéliques, cette modernisation rapide était illustrée par les timbres hawaïens représentant le roi Kamehameha III en uniforme militaire occidental (Illustration 26), offrant un contraste saisissant avec son grand-père Kamehameha le Grand, le fondateur du royaume dont Moens imaginait que « tout l'uniforme consistait sans doute en quelques arêtes de poisson passées dans le nez ».



Illustration 26. Illustration 21. Roi polynésien en uniforme occidental sur un timbre conçu et imprimé à Boston. Hawaï, Roi Kamehameha III, 1853-1859.



Illustration 27. Les Lumières en Amérique du Sud. Argentine, Président Bernardino Rivadavia, 1864-1867.

Kamehameha le Grand ayant souhaité nouer des liens avec l'Europe, Maury le comparait à Pierre le Grand qui avait occidentalisé la Russie au XVIII[e] siècle; de même, il comparait au tsar réformateur le président argentin Rivadavia, représenté sur les timbres d'Argentine (Illustration 27), qu'il louait pour avoir développé le commerce et l'industrie selon un modèle européen et pour avoir assujetti le pouvoir militaire à l'autorité civile. Ainsi, pour Maury, la diffusion de la civilisation occidentale jusqu'aux confins de la

terre marquait l'aboutissement du courant des Lumières né en Europe, qui apportait la prospérité et la paix au reste du monde. Cette diffusion pouvait être favorisée par la colonisation, mais Maury a reproduit en l'approuvant un article d'une revue coloniale demandant que chaque colonie française soit dotée de ses propres timbres parce que chacune devait « tendre de plus en plus à avoir sa vie propre » en desserrant les liens qui la rattachaient à la mère-patrie à mesure que les populations locales se moulaient dans la culture occidentale. Pour Maury et les autres éditeurs philatéliques des années 1860, les bienfaits de la civilisation étaient toutefois si évidents que même sans la colonisation, aucune nation ne voudrait manquer le train du progrès, comme l'attestait l'adoption universelle des timbres-poste, « signe certain qu'un peuple grand ou petit désire étendre ses relations sur le monde entier, au lieu de s'enfermer dans son égoïsme et son ignorance ».

Cet optimisme a été ébranlé par la Grande Dépression dans laquelle a été plongée l'économie mondiale dans les années 1870. La crise a brisé la tendance vers l'internationalisme, entraîné le rejet du libre-échange en faveur du protectionnisme et contribué à faire renaître un colonialisme agressif en vue de trouver de nouveaux marchés pour les capitaux accumulés. Particulièrement à partir des années 1880, ce virage de la coopération et de la concorde vers la concurrence et le conflit a aussi mené à une nouvelle convergence entre les intérêts économiques de la bourgeoisie et les valeurs militaires de l'ancienne aristocratie, créant les conditions propices à la Première Guerre mondiale. Cette convergence s'est manifestée dans les cercles philatéliques, où des représentants de l'ancienne noblesse d'épée, comme le duc d'York (le futur Georges V) et le comte de Kingston, et de la nouvelle noblesse financière, comme le baron Arthur de Rothschild (qui faisait lui aussi le parallèle entre l'utilisation des timbres et la diffusion de la civilisation), ont rejoint les rangs des adeptes d'un passe-temps qui allait bientôt disputer à la numismatique le statut de « hobby des rois ».

Maintenant qu'ils frayaient avec la crème de la société occidentale, les marchands de timbres établis qui publiaient des journaux philatéliques étaient beaucoup moins enclins à se prononcer sur des questions sociales, de crainte de froisser leurs nouveaux mécènes. Soucieux de ne pas s'aliéner leur clientèle et leur lectorat en exprimant des opinions politiques, la plupart ont préféré s'en tenir aux aspects techniques et commerciaux peu controversés des études philatéliques. Ainsi, bien que les journaux philatéliques aient connu une croissance exponentielle à partir des années 1880, au point où la bibliothèque philatélique d'un aristocrate anglais comptait plus de 2 000 titres en 1911[27], leur contenu politique et idéologique s'est nettement clairsemé au fil des ans. Rare exception, Maury a continué de faire valoir son point de vue dans des éditoriaux qui retracent sa conversion de l'universalisme à l'impérialisme nationaliste. Par exemple, il est revenu sur l'idée que les colonies françaises devraient chacune avoir leurs propres timbres, mais dans le but cette fois de resserrer les liens avec la mère-patrie en renforçant la sensibilisation et le soutien du public à l'égard de la colonisation. De même, Maury se rangeait désormais sans équivoque du côté des tenants de l'infériorité des Noirs, ce qui justifiait à ses yeux la domination permanente de l'Afrique noire par les Européens. Paradoxalement, il se posait en ardent défenseur de l'indépendance de l'Éthiopie face à l'agression italienne et il a joué un rôle majeur dans l'émission des premiers timbres éthiopiens en 1894 (Illustration 28), résolvant cette apparente contradiction en soutenant que les Éthiopiens étaient blancs.



Illustration 28. Premiers timbres éthiopiens, conçus et imprimés en France. Éthiopie, Ménélik II et le Lion de Juda, Louis-Eugène Mouchon, 1894-1909.

Maury défendait l'Éthiopie parce que ce pays était allié de la France dans le partage de la Corne de l'Afrique, tandis que l'Italie avait l'appui de la Grande-Bretagne. Cette rivalité coloniale franco-britannique, qui a atteint son paroxysme lors de l'incident de Fachoda, a gâté les relations jusque-là harmonieuses entre les deux pays, et Maury, qui s'était toujours montré admiratif des timbres britanniques et américains, a manifesté une exaspération croissance à l'égard de l'expansionnisme anglo-saxon. En 1898, il a condamné la « guerre injuste » que les États-Unis menaient contre l'Espagne et averti qu'elle marquait « le commencement du combat brutal de l'anglo-saxon américain contre l'Europe et surtout contre la race latine ». L'année suivante, la guerre des Boers lui a fourni l'occasion d'une diatribe contre la politique sans scrupules de l'impérialisme britannique qui utilisait la force brutale pour dominer les peuples faibles afin de faire affluer en Grande-Bretagne l'or de toutes les nations du monde. Maury a à peine mentionné l'Entente cordiale de 1904 qui a réglé les différends entre les deux puissances, et il n'avait aucune patience pour ceux qui présentaient l'Empire britannique comme un véhicule de civilisation.

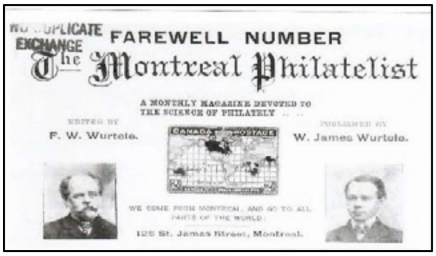


Illustration 29. Frederick William Wurtele et son fils James sur la page frontispice du dernier numéro du Montreal Philatelist, 1902.

Au nombre de ces thuriféraires de l'Empire britannique se trouvait Frederick William Wurtele (1855-1924), comptable et marchand de timbres canadien qui a édité le *Montreal Philatelist* de 1899 à 1902 (Illustration 29), et qui s'est distingué comme Maury en s'aventurant au-delà des aspects techniques et commerciaux de la philatélie pour exprimer des opinions idéologiques, au risque de froisser quelques susceptibilités. À l'instar des autres penseurs philatéliques de son temps, Wurtele vantait les percées matérielles spectaculaires du XIX^{e} siècle et considérait que la véritable valeur de ces innovations résidait dans leur contribution à l'avancement de la civilisation, amélioration morale qui était le vecteur du bonheur humain. Estimant que rien n'avait plus contribué à ces avancées civilisationnelles que l'avènement d'un service postal mondial à tarifs peu élevés permis par l'invention du timbre-poste, il considérait les timbres comme l'un des principaux facteurs et symboles du progrès et du bonheur de l'humanité. À ses yeux, cette dignité éminente des timbres-poste rejaillissait sur leur collectionnement et

distinguait la philatélie de ce qu'il appelait des marottes inoffensives comme la collection d'affiches ou de tickets de train. Convaincu qu'un passe-temps trouvait sa légitimité dans son utilité, il insistait sur le rôle éducatif de la philatélie, qui s'élevait au-dessus d'un hobby ou d'une mode parce que les collectionneurs de timbres s'instruisaient sur les personnages et les événements marquants de l'histoire et acquéraient ainsi un sens moral et une ouverture d'esprit qui les faisaient participer à l'avancement de l'humanité en embrassant l'univers en leur sein, en brisant les préjugés nationaux et en tendant vers la fraternité et la paix entre les peuples.

Exemple de cette ouverture aux autres cultures, Wurtele a publié un article d'un philatéliste britannique sur la représentation des symboles religieux sur les timbres du monde, qui plaçait les religions non chrétiennes sur un pied d'égalité avec le christianisme, dans l'esprit du Parlement mondial des religions réuni à Chicago en 1893. Dans cet article, les lecteurs du *Montreal Philatelist* ont appris que les musulmans chiites et sunnites interprétaient différemment l'interdiction de représenter des êtres vivants selon la loi islamique, d'où la présence du visage du chah sur les timbres persans tandis que le sultan ottoman n'était identifié que par son paraphe. De même, l'article expliquait que le soleil figurant sur les timbres péruviens perpétuait la mémoire des Incas, décrits comme un peuple noble dont les Espagnols avaient impitoyablement réprimé la religion.

Dans l'esprit de Wurtele, toutefois, ces convictions humanistes et pacifistes héritées des courants de pensée dominants durant sa jeunesse coexistaient avec un vif attachement et une admiration profonde pour l'Empire britannique qui formait le cadre de sa vie adulte. Ces deux réalités étaient particulièrement difficiles à concilier au moment où la guerre des Boers provoquait un accès de frénésie patriotique agressive dans le monde britannique. Composant à sa manière avec ces contradictions, Wurtele a tâché d'opérer une synthèse entre l'universalisme et l'impérialisme. En février 1901, dans l'hommage funèbre qu'il a rendu à la reine Victoria qu'il qualifiait de « mère de la philatélie » puisque c'est sous son règne que le timbre-poste avait vu le jour, il traçait un parallèle entre l'expansion de l'hégémonie britannique et l'avènement des tarifs postaux bon marché, qui avaient tous deux contribué à « l'immense progrès de l'humanité au 19^{e} siècle », menant « à la prospérité, à la civilisation et au bonheur humain ». Il insistait sur le fait que l'Empire devait sa légitimité et sa grandeur à la propagation des mêmes idéaux progressistes et humanistes qui faisaient la valeur de la philatélie, y compris « le respect des droits individuels innés partout où flotte le drapeau britannique », comme le droit des sujets francophones de parler leur langue maternelle et de préserver leurs lois et coutumes au Canada et à l'île Maurice (Illustration 30).



Illustration 30a. Préservation de l'héritage français dans l'Empire britannique : Cartier et Champlain. Canada, Émission du tricentenaire de Québec, José Antonio Machado, 1908.



Illustration 30b. Préservation de l'héritage français dans l'Empire britannique : Mahé de La Bourdonnais. Maurice, Bicentenaire de la naissance de l'amiral Mahé de La Bourdonnais, 1899.

Le même impérialisme ambigu s'observe chez les frères Vivian et Ralph Gosset, correspondants néo-zélandais du *Montreal Philatelist*, dont les textes témoignent de l'attitude complexe des colons vis-à-vis

des indigènes à l'apogée de l'expansion européenne. Dans une série d'articles sur l'histoire et les timbres des îles Cook annexées par la Nouvelle-Zélande en 1900, dont son oncle était l'administrateur, Vivian qualifiait les habitants polynésiens de cet archipel de peuple indolent et se moquait des maîtres de poste indigènes à qui « il arrivait de garder le courrier pendant une semaine avant de se rappeler qu'ils avaient une lettre à livrer », reprenant là un poncif de la littérature philatélique de l'époque qui ridiculisait l'inefficacité des services postaux non-européens. Dans la même veine, il faisait à la souveraine de ces îles Makea Takau, représentée sur les timbres depuis 1893 (Illustration 31), le compliment à double tranchant d'être une femme « très intelligente et sensée pour une Maori ». Par contre, il vantait la vaillance des anciens Maoris (Illustration 32) et félicitait les habitants d'une des îles Cook (Aitutaki) d'avoir profité de l'annexion pour abolir leur structure sociale aristocratique au profit d'une constitution de type européen assurant l'égalité des droits entre anciens chefs et esclaves, reprenant ainsi l'idée d'une continuité entre l'avènement de la démocratie en Occident et son extension au reste du monde par le truchement de l'expansion coloniale. Un thème voisin apparaît sous la plume de Ralph, qui opinait que le fait qu'Anglais et Maoris partagent les mêmes boîtes postales en Nouvelle-Zélande témoignait de l'unité harmonieuse qui régnait entre les deux communautés, preuve à ses yeux de l'effet civilisateur du système colonial britannique qui accordait des droits égaux à tous.



Illustration 31. Souveraine polynésienne sur un timbre conçu et imprimé en Nouvelle-Zélande. Îles Cook, Reine Makea Takau, 1893-1919.



Illustration 32. Un peuple vaillant. Nouvelle-Zélande, Arrivée des Maoris en Nouvelle-Zélande, William Rose Bock, 1906.

Dans cette optique de synthèse entre l'universalisme et l'impérialisme, le *Montreal Philatelist* se voulait l'école et le pivot d'une communauté mondiale virtuelle de philatélistes qui seraient le fer de lance d'un humanisme transcendant les barrières géographiques, linguistiques et culturelles, quoique sous l'égide bienveillante des hommes blancs anglo-saxons qui estimaient s'inscrire en pointe du progrès civilisationnel, notamment en tant qu'inventeurs du timbre-poste. Fidèle à sa devise, *We come from Montreal and go to all parts of the world*, le journal affichait fièrement la plus forte circulation internationale des périodiques philatéliques nord-américains, avec plus de 2 000 abonnés et 400 annonceurs sur tous les continents.

Cette communauté virtuelle, dont la composition peut être déduite des centaines de noms de collectionneurs et marchands de timbres mentionnés comme abonnés ou annonceurs du journal, reflétait tant l'étendue que les limites de l'universalisme philatélique. D'une part, il est remarquable qu'un périodique publié au Canada ait permis à des marchands de timbres roumains de joindre des clients australiens et à des collectionneurs argentins d'échanger des timbres avec des philatélistes américains. D'autre part, ces abonnés et annonceurs étaient presque tous des hommes et, à quelques personnes près, blancs. Ils parlaient 15 langues, mais toutes européennes, à l'exception d'un unique japonophone. Sur le plan géographique, ils étaient surtout concentrés en Amérique du Nord et en Europe, continents auxquels se rattachaient la plupart de ceux qui vivaient dans les autres régions moins densément représentées. Ainsi, dans l'Empire britannique, les membres de la communauté du *Montreal Philatelist* étaient des colons ou

descendants de colons, sauf quelques Indiens anglicisés comme Kumar Mahendralalal Mitra, fils d'un érudit sanskrit, qui a publié des articles sur les timbres de diverses colonies britanniques. En Amérique latine, la majorité des philatélistes et marchands de timbres gravitant autour du journal portaient des noms anglais, français ou allemands, et dans les Balkans, le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, ils appartenaient tous aux minorités grecques, arméniennes et juives qui entretenaient des liens commerciaux et culturels étroits avec l'Occident.

Les philatélistes les plus fortunés avaient d'autres moyens de nouer des liens à l'extérieur de leur pays, notamment en assistant à des expositions philatéliques internationale ou en échangeant des timbres rares par le truchement d'associations de portée mondiale. Néanmoins, pour la grande majorité des collectionneurs, les communautés virtuelles créées par les journaux philatéliques demeuraient l'unique source de contacts par-delà les frontières. Ces communautés se distinguaient aussi par le fait que leur existence dépendait entièrement du système postal. Les journaux circulaient par la poste et reliaient des collectionneurs et des marchands qui se servaient eux-mêmes de la poste pour échanger, vendre et acheter des timbres. Ainsi, des timbres de collection étaient expédiés aux quatre coins du monde dans des enveloppes affranchies au moyen de timbres qui se transformaient eux-mêmes en objets de collection, par un incessant effet miroir dans lequel le moyen devenait la fin. En utilisant des timbres pour collectionner des timbres de tous les pays, les philatélistes remplissaient leur double rôle de témoins et d'acteurs de la mondialisation.

Conclusion

La première mondialisation a marqué l'aboutissement de quatre siècles d'expansion de la part des Européens, dont la domination s'étendait désormais jusqu'au cœur de l'Afrique et aux plus petites îles du Pacifique. Pour la première fois de l'histoire, l'humanité était réunie, de gré ou de force, au sein d'une seule civilisation qui s'imposait par les moyens économiques et technologiques créés par l'industrialisation. En Occident, cette évolution a généralement suscité un immense élan d'optimisme, sur fond de foi dans le progrès.

La poste a été à cette mondialisation ce qu'Internet est devenu pour celle du début du XXI^{e} siècle. La télégraphie ayant ses limites et la téléphonie n'en étant qu'à ses débuts, le service postal était le moyen de communication primordial de l'époque et le timbre-poste a été vu comme un symbole fort de l'unification du monde. La collection de ces gages d'universalisme était perçue comme une occasion pour l'homme de la rue de participer à cette marche vers le progrès en s'éveillant à une conscience mondiale, et les philatélistes étaient invités à s'ouvrir à la diversité du monde, au sein d'une communauté virtuelle et vertueuse liée par un amour commun pour ces carrés de papier qui incarnaient un ordre mondial triomphant.

Cependant, tous n'étaient pas invités au festin, et des nouvelles alarmantes filtraient à propos d'abus comme les travaux forcés et la torture des indigènes au Congo ou le traitement effroyable infligé aux civils boers dans les camps d'internement britanniques. Néanmoins, au début du XX^{e} siècle, le grand public occidental pouvait encore se permettre de fermer les yeux sur ces signes annonciateurs des horreurs à venir, et la majorité des philatélistes étaient à des lieues de se douter qu'eux et leurs enfants allaient bientôt s'entretuer sur les champs de bataille européens.

Au moment où notre mondialisation entre dans une période de turbulences face à la résurgence des impérialismes, les petits timbres verts, rouges et bleus d'une époque révolue font figure de témoins muets de la force et de la fragilité de la solidarité mondiale. Par leur ressemblance et leurs différences, ils montrent qu'en définitive, la collaboration et la confrontation pourraient bien être les vecteurs inséparables de l'histoire humaine.

---

[1] Donald Malcolm Reid, « The Symbolism of Postage Stamps: A Source for the Historian », *Journal of Contemporary History*, 19, 2 (1984), p. 223-249.
[2] David Scott, *European Stamp Design: A Semiotic Approach to Designing Messages*, Londres, Academic Editions, 1995, p. 13.
[3] Sheila A. Brennan, *Stamping American Memory: Collectors, Citizens and the Post*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2018, p. 11-35.
[4] « État-nation », fr.wikipedia.org/wiki/État-nation.
[5] Jürgen Osterhammel, *La transformation du monde : Une histoire globale du XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2017, p. 557.
[6] Ces concepts ont été formulés par Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflection on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991 et Michael Billig, *Banal Nationalism*, Londres, Sage Publications, 1995.
[7] Fédération internationale de philatélie, https://www.f-i-p.ch/fip-organisation/about/
[8] UN Stamps, https://unstamps.org/about-unpa/history/
[9] Première en ce sens qu'elle a précédé la mondialisation actuelle, sans préjuger de la possibilité de mondialisations antérieures. Léonard Laborie, « Mondialisation postale : Innovations tarifaires et territoires dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle », *Histoire, économie & société*, 26, 2 (2007), p. 16.
[10] Comme le souligne Richard R. John, « The public image of the Universal Postal Union in the Anglophone world, 1874-1949 », dans Jonas Brendebach, Martin Herzer et Heidi Tworek (dir.), *International Organizations and the Media in the Nineteenth and Twentieth Centuries: Exorbitant Expectations*, Londres et New York, Routledge, 2018, p. 40.
[11] Heinrich Denzinger, *Enchiridion Symbolorum, Symboles et définitions de la foi catholique*, 38^{e} éd. par Peter Hünermann, Paris, Cerf, 2010, n^{o} 2980.
[12] L. Laborie, « Mondialisation postale : Innovations tarifaires et territoires dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle », *loc. cit.*, p. 22.
[13] Traité de Berne, 1874, Article 6. fr.wikisource.org/wiki/Traité_de_Berne
[14] *L'Union postale*, 2, 9 (septembre 1877), p. 201-202.
[15] Italie 1879, Serbie 1881, Bulgarie 1882, Danemark 1882, Belgique 1883, Norvège 1883, Russie 1883, Empire ottoman 1884, Égypte 1884, Finlande 1885, Suède 1891.
[16] Universal Postal Union, *Convention of Washington (15 June 1897) together with the Detailed Regulations for its Execution*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1898, p. 31.
[17] J. Osterhammel, *La transformation du monde…, op. cit.*, p. 648-651.
[18] D. M. Reid, « The Symbolism of Postage Stamps: A Source for the Historian », *loc. cit.*, p. 233.
[19] Tessa Sabol, « Trans-Mississippi Exposition Commemorative Stamp Issue and National Identity at the Turn of the Twentieth Century », dans Thomas Lera (dir.), *The Winton M. Blount Postal History Symposia. Select Papers, 2010-2011*, Washington, Smithsonian Institution Scholarly Press, 2012, p. 43.
[20] Ted O'Callahan, « Did the mail shape globalization? », *Yale Insights*, 28 avril 2009. https://insights.som.yale.edu/insights/did-the-mail-shape-globalization
[21] Traité de Berne, 1874, Article 14.
[22] Yves Drolet, « The Map Stamp in the Contemporary Philatelic Press », *Xmas 1898 Map Stamp Report*, 2, 1 (mars 2022), p. 2-4.
[23] Universal Postal Union, *Convention of Washington…, op. cit.*, p. 11.
[24] Sonia Andreou, *Cultivating Official Culture through Visual Communication: Stamp Design in the Republic of Cyprus, Perceptions of Citizens and Ideology*, thèse de doctorat en arts graphiques, E. Zantides (dir.), Cyprus University of Technology, 2017, p. 61.
[25] Keith Jeffery, « Crown, Communication and the Colonial Post: Stamps, the Monarchy and the British Empire », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 34, 1 (2006), p. 48-49.
[26] Bjarne Rogan, « Stamps and Postcards Science or Play? A Longitudinal Study of a Gendered Collecting Field », *Ethnologia Europaea* 31, 1 (2001), p. 42.
[27] Edward Denny Bacon, *Catalogue of the Philatelic Library of the Earl of Crawford, K. T.*, Londres, The Philatelic Literature Society, 1911, cols. 845-911.